

Dictionnaire Nietzsche

Dorian Astor

Présentation

et entretien avec Dorian Astor mené par Catherine Weinzorn

Sorti en mars 2017 aux éditions Robert Laffont dans la collection Bouquins, le *Dictionnaire Nietzsche* publié sous la direction de Dorian Astor est une entreprise inédite à plus d'un titre, entre autres parce qu'un tiers des textes qui composent ce volume de près de 1 000 pages a été traduit. Dans l'entretien qu'il a accordé à *Trans-Littérature*, Dorian Astor expose les enjeux de ce travail et les choix qui ont accompagné les traductions.

Le pari essentiel de cette somme saluée de toutes parts comme un ouvrage d'une ampleur et d'une conception uniques était bien sûr celui de la forme du *Dictionnaire*. Contraindre à entrer dans une nomenclature finie et classée par ordre alphabétique l'œuvre d'un philosophe qui « se méfie des mots », ainsi que le rappelle Dorian Astor dans son avant-propos, et qui se propose plutôt de dynamiter le langage pouvait sembler tenir de la gageure.

La deuxième singularité de l'ouvrage réside dans la multiplicité des angles de vue choisis pour cerner à la fois la biographie et l'œuvre de Nietzsche. Les entrées – plus de 400, qui vont de la brève notice à l'article développé – s'intéressent en effet aussi bien aux concepts, aux œuvres, aux personnages, voire aux lieux nietzschéens – historiques ou fictifs, voire mythologiques – qu'aux différentes manières dont ils ont été compris et interprétés, aux personnes que Nietzsche a connues personnellement comme à celles qui ont nourri son travail (philosophes, artistes, hommes de lettres) ou qui, au contraire, ont été nourries et influencées par lui et/ou par ses œuvres. Se côtoient ainsi au fil des pages *amor fati* et Dionysos, *éternel retour* et Lou Andreas-Salomé, *Naissance de la tragédie* et Schopen-

hauer, Deleuze et Heinrich Köselitz alias Peter Gast, Wagner et Sils-Maria, *inactuel* et Pindare à qui Nietzsche a emprunté la formule : « Deviens ce que tu es ».

En définitive, cette ambition dans la diversité et l'ampleur des approches s'accommode très bien de la forme du dictionnaire, dans lequel le lecteur curieux, qu'il soit débutant, amateur ou spécialiste, peut circuler à l'infini au fil des entrées et des renvois aux autres articles ou aux bibliographies, d'une remarquable richesse. À qui accepte de s'y laisser entraîner, cette rupture dans la linéarité de la lecture offre ici un nombre étonnant de découvertes et d'éclairages nouveaux. « Fidèle en cela à l'esprit de Nietzsche, le dictionnaire est le véritable antisystème : en l'absence de centre, il renvoie sans cesse ses lecteurs vers autre chose que lui-même – l'œuvre de Nietzsche », note Victorine de Oliveira dans *Philosophie magazine*¹.

Enfin, caractéristique peut-être la plus remarquable de ce *Dictionnaire*, il s'agit d'un ouvrage non seulement collectif, mais international, qui réunit les contributions d'une trentaine des plus grands spécialistes de la recherche nietzschéenne dans une douzaine de pays. Les notices traduites, à partir de l'allemand, de l'anglais et de l'italien, représentent environ un tiers de l'ouvrage, l'originalité supplémentaire étant que les contributions rédigées dans ces trois langues ont pu être confiées à un seul et même traducteur, Laurent Cantagrel.

D'emblée, la question de la traduction était donc double : à quelle version du texte de Nietzsche allaient se référer les contributeurs des différentes langues et comment ces choix allaient-ils s'articuler avec la traduction de leur propre texte ?

Dans une note introductive à l'édition du *Dictionnaire*, Dorian Astor, qui a coordonné à la fois les travaux de tous les contributeurs et les traductions, expose brièvement quels ont été les choix et pratiques de traduction.

Pour *TransLittérature*, il approfondit cette question à laquelle il est très sensible, spécialement en tant que biographe et spécialiste de Nietzsche pour qui, dit-il, « tout langage est une traduction² ».

1 <http://www.philomag.com/les-livres/dictionnaire-nietzsche-21975>

2 <https://philitt.fr/2017/03/15/dorian-astor-pour-nietzsche-tout-langage-est-une-traduction/>

Avez-vous eu, au démarrage du projet, des échanges spécifiques avec chacun des auteurs sur le choix des versions qu'ils allaient citer, notamment pour les contributions rédigées en anglais et en italien ?

Avec les auteurs anglophones et italophones, la question ne s'est pas posée, puisque, de toute façon, Laurent Cantagrel, en traduisant les passages de Nietzsche cités dans leurs articles, allait se référer au texte original allemand et non pas, évidemment, retraduire de l'anglais ou de l'italien. Les contributeurs étrangers, le sachant, ont d'ailleurs le plus souvent cité Nietzsche directement en allemand, car cela faisait gagner du temps à tout le monde. (Je remarque au passage que, dans les publications universitaires étrangères, il est plus courant de donner les citations originales que traduites. Ce n'est pas une pratique qui s'est imposée en France où, si le texte original apparaît, c'est plutôt en note de bas de page).

De manière générale, j'avais à choisir, au départ du projet, entre deux options : soit j'accordais la priorité à une homogénéisation des traductions en imposant à tous une traduction de référence, ce qui pouvait se défendre du point de vue de l'unité éditoriale du *Dictionnaire* ; soit je les laissais libres de travailler sur la traduction de leur choix, quitte à risquer un résultat hétérogène pouvant conduire parfois à cette situation étrange où un même passage de Nietzsche apparaît, d'un article à l'autre, dans deux traductions différentes. J'ai choisi sans hésiter la seconde option, pour plusieurs motifs : d'abord, il n'y a aucune raison d'accorder sans réserve à l'une ou l'autre traduction française un quelconque monopole, et leur diversité fait partie intégrante de la richesse d'une œuvre traduite ; en outre, les contributeurs sont aussi compétents que moi pour juger de la pertinence d'une traduction, et même s'il a pu m'arriver (rarement) de ne pas être d'accord avec tel ou tel choix, c'est une décision qui leur incombe, parce que chaque contributeur doit conserver son autorité d'auteur dans ses productions ; enfin, parce que les contributeurs (et le traducteur lui-même) ont très souvent proposé des traductions modifiées par leurs soins, voire directement de leur main (quand ils n'étaient pas déjà les auteurs de traductions publiées, comme Éric Blondel ou Patrick Wotling qui étaient à eux-mêmes, à bon droit, leur propre référence – c'est un grand privilège

pour le *Dictionnaire* que ses contributeurs soient des références, à la fois pour les traductions et pour la littérature secondaire !) C'est justement parce que ces pratiques ont été presque systématiques que j'ai renoncé à multiplier les innombrables mentions « traduction modifiée » ou « nous traduisons », qui auraient considérablement alourdi le texte, et préféré rédiger une note générale en début de volume.

Il n'y a donc pas en France de traduction de référence pour Nietzsche ?

Les *Œuvres philosophiques complètes* ont été publiées par Gallimard à partir de l'édition critique de Giorgio Colli et Mazzino Montinari, établie dans les années 1960 et qui reste aujourd'hui encore l'édition de référence pour tous les travaux à prétention scientifique. Toutefois, GF Flammarion s'impose progressivement comme une alternative de poids, en tout cas pour l'œuvre publiée (car le vaste ensemble des *Fragments posthumes* ne se trouve que chez Gallimard). Les auteurs du *Dictionnaire* et moi-même avons d'ailleurs souvent accordé la priorité à GF (dont les traducteurs sont notamment Éric Blondel et Patrick Wotling, qui y préparent actuellement *Humain, trop humain* et Céline Denat, qui vient d'y publier *La Naissance de la tragédie*).

Par ailleurs, un projet Pléiade est en cours, avec des traductions révisées ou nouvelles. Le tome I des *Œuvres* est sorti en 2000, mais le tome II est encore en préparation : nous y travaillons avec Marc de Launay. Nous avons prévu ensuite, pour le tome III, de nouvelles traductions importantes, dont *La Généalogie de la morale* et *Ainsi parlait Zarathoustra*, qui posent un certain nombre de problèmes dans l'édition Gallimard existante.

La situation est encore confuse et incomplète pour les premiers textes de jeunesse de Nietzsche, car Colli et Montinari avaient négligé les écrits de l'adolescence, les travaux philologiques de l'étudiant et les cours du jeune professeur à Bâle. Peu à peu, des éditions isolées essaient de combler cette lacune, car il y a quelques textes très importants, notamment pour le rapport de Nietzsche aux auteurs antiques.

Pour la correspondance, Gallimard travaille lentement mais sûrement à traduire l'édition Colli-Montinari des lettres *de* Nietzsche : quatre volumes ont paru, de 1850 à 1884. Le reste (jusqu'en 1889) suivra. Rien n'a été commencé pour la masse des lettres à Nietzsche, disponible en allemand chez De Gruyter, l'éditeur allemand de la Colli-Montinari.

Et dans les autres pays ?

Dans la notice « Édition » du *Dictionnaire*, Maria Cristina Fornari brosse le tableau général de l'histoire éditoriale des œuvres de Nietzsche en Allemagne et, à partir des années 1960, des traductions plus ou moins parallèles en Europe, au Japon et aux États-Unis. Interrogée sur la situation actuelle en Italie, elle m'a récemment précisé ceci : la traduction Colli-Montinari (éditée chez Adelphi) reste jusqu'ici incontournable. Quelques volumes plutôt anciens existent chez l'éditeur Mondadori mais, étant sous licence Adelphi, ils reproduisent la Colli-Montinari... Dernièrement toutefois, trois bonnes traductions ont paru, qui commencent à être citées (*Nascita della tragedia* a cura di Vivetta Vivarelli et *Gaia scienza* a cura di Carlo Gentili, les deux chez Einaudi, Torino, ainsi que *Crepuscolo degli idoli* a cura di Chiara Piazzesi* e Pietro Gori, edizione Carocci, Roma).

De manière générale, y a-t-il des problèmes liés à des traductions de « mots-clés » nietzschéens très différentes dans les langues européennes ici concernées ?

Oui, il y a certains mots qui renvoient à des notions ou concepts importants de la philosophie de Nietzsche, et ce sont d'ailleurs les seuls cas où j'ai imposé, s'il en était besoin, une traduction unique à tout le monde ; non pas tant par orthodoxie autoritaire (comme ce fut souvent le cas dans l'édition complète de Freud, par exemple...) que par souci pédagogique, afin que le lecteur s'y retrouve dans son maniement des concepts nietzschéens.

* Chiara Piazzesi est l'une des contributrices du *Dictionnaire*

Je prendrai quelques exemples :

– *unzeitgemäss*, qui est non seulement fréquent chez Nietzsche, mais qui apparaît dans le titre même d'une œuvre majeure en quatre parties, *Unzeitgemässe Betrachtungen*. Les plus anciennes traductions avaient établi l'usage du terme « intempestif », qui s'est vu ensuite concurrencé par l'adjectif « inactuel », plus usité aujourd'hui. J'ai opté pour ce dernier, parce qu'il me semble important d'y entendre une résistance philosophique à l'*actualité*, y compris dans son acception journalistique, Nietzsche étant fort sévère envers le journalisme et, plus largement, envers toute forme de présentisme, cet esclavage de l'instant qui oblitère tout sens historique du temps long. Or justement, les *Considérations inactuelles* s'attaquent de manière frontale à l'*actualité* allemande, pour s'élever aussitôt à des enjeux civilisationnels aux temporalités bien plus vastes, à leur généalogie ;

– *Trieb* : la traduction Gallimard retient presque toujours le terme « instinct », alors même que Nietzsche emploie *Instinkt* lorsqu'il le souhaite (je n'ai pas le temps ici de développer les différences, parfois très précaires, entre ces deux emplois). Aujourd'hui, et de même dans notre *Dictionnaire*, on utilise plutôt le terme « pulsion » pour traduire *Trieb* (et ses composés ou dérivés) – cela exactement pour la même raison que celle qui a fait hésiter les traducteurs de l'époque : la référence freudienne ! Car « pulsion » s'est imposée dans la psychanalyse, même si les toutes premières traductions de Freud employaient également « instinct ». On sait combien le traitement nietzschéen de l'inconscient présente d'affinités avec celui de Freud, qui d'ailleurs le savait bien (je renvoie à l'important ouvrage de Paul-Laurent Assoun, *Freud et Nietzsche*, PUF, 1980, et bien sûr à notre article « Pulsion », rédigé par P. Wotling). Il faudrait d'ailleurs rappeler le rôle important que Schopenhauer, grand penseur du *Trieb*, a joué pour l'un et l'autre ;

– on pourrait mentionner d'autres exemples significatifs, dont il faudrait pour chacun développer les raisons de nos choix. *Redlichkeit* (probité plutôt qu'honnêteté) ; *Heiterkeit* (gaîté d'esprit plutôt que sérénité) ; *Übermensch* (surhumain plutôt que surhomme), etc.

Pour être tout à fait franc, il reste un cas difficile, qui continue à me laisser perplexe : il s'agit de *Mitleid*. Pitié ou compassion ? Il me sem-

ble que l'on ne doit retenir « pitié » que dans un contexte spécifiquement chrétien de l'analyse nietzschéenne (car « pitié » dérive, comme « piété », de *pietas*) ; dans le contexte, central chez notre philosophe, d'une analyse pulsionnelle de la moralité (également très marquée par la morale de Schopenhauer, dont Nietzsche entend se démarquer), le terme « compassion » est plus adapté, car il renvoie au système pulsionnel des affects coordonné par la volonté de puissance : le plaisir (*Lust*) et la souffrance (*Leid*), l'agir et le pâtir. *Mitleiden*, c'est souffrir-avec, com-pâtir.

Saviez-vous avant le démarrage du projet que vous pourriez avoir un seul traducteur pour les trois langues ?

Oui, je connaissais bien Laurent Cantagrel, avant même d'engager le projet du *Dictionnaire*, et j'ai tout de suite pensé à lui. Il n'est pas fréquent d'avoir à sa disposition un traducteur également compétent dans trois langues différentes, je ne voulais pas manquer cette occasion qui promettait non seulement plus d'homogénéité dans le style général de l'ouvrage, mais une collaboration serrée avec un seul interlocuteur de confiance, à qui je pouvais en outre faire des suggestions sans le froisser, puisqu'il s'en est aimablement remis à moi pour les questions spécifiquement philosophiques et nietzschéennes. Je tiens à souligner que j'aurais pu également me trouver face à un certain nombre de contributions en portugais, trois des auteurs étant lusophones ; mais j'ai eu de la chance : tous trois maîtrisent parfaitement le français et ont directement rédigé dans notre langue. Je me suis contenté d'améliorer légèrement quelques rares expressions qui ne me semblaient pas suffisamment idiomatiques, presque rien...

Catherine Weinzorn